

Yves Aubin

Un amour  
à la campagne

Roman

\*\*\*

Yves Aubin

Un amour à la campagne

© Yves Aubin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7521-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Du même auteur :**

Le soleil de Thermidor, Librinova 2025

**À ma mère,  
*In memoriam***

**À ma fille Charlotte**

**À Christiane, ma sœur**

# I

La pluie venait de cesser. Debout devant la fenêtre, Philippe regardait distraitemment l'horizon, les prés, les champs coupés de haies, lorsqu'il aperçut vers la droite, au milieu d'un bosquet, une petite maison qu'il n'avait jamais remarquée. On distinguait à peine deux fenêtres, dont seule la plus grande avait les volets ouverts, et ce qui semblait l'embrasement d'une porte. Autant qu'il pût en juger, la maison ne semblait pas abandonnée. On devait y accéder par un chemin qui s'amorçait à l'arrière, par la grand-route. Il resta là un long moment, en proie à un sentiment étrange.

Il arrivait du Maroc, où la société qui l'employait avait fermé, et venait de s'installer ici, dans ce hameau des Maugières, un hameau paisible du Perche, près de Nogent-le-Rotrou. Avant même la fin de son séjour là-bas, il avait répondu à une entreprise de la région qui cherchait un ingénieur technico-commercial. Le poste lui convenait, le salaire aussi, et le contrat fut rapidement signé. C'était un homme de près de quarante ans, au teint clair, aux cheveux châtons, aux yeux bleus rieurs, plein de charme. Bien qu'il ne correspondît pas à l'archétype du séducteur brun aux yeux noirs, et qu'il en fût même le contraire, il était extrêmement séduisant. Il était d'un naturel curieux, s'intéressait volontiers aux choses, à son entourage, tout en se gardant d'être indiscret. On devinait qu'il aimait la vie, ses plaisirs, ses fantaisies, ses hasards heureux. Il aimait rire, plaisanter. Certains disaient qu'il avait du charisme.

Sa femme était morte l'année précédente, au Maroc, d'un cancer qui avait laissé tout de suite peu d'espoir. Elle ne lui avait pas donné d'enfants. Il avait éprouvé alors comme un besoin de changer de vie. Sans trop savoir comment, il s'était laissé porter par le destin en répondant à l'annonce de cette entreprise et en venant s'établir en proche Normandie, région qui lui était jusqu'alors inconnue. Il n'avait pas eu de mal à trouver une maison à louer. Elle était en partie meublée. De là, avec sa voiture, il lui était facile de gagner l'usine, située à une vingtaine de kilomètres, distance proche, mais suffisamment éloignée pour avoir l'impression de couper les ponts lorsqu'il rentrait chez lui.

Il passa dans sa chambre, à côté. Un grand lit couvert d'une cretonne rouge

occupait un côté. Il avait accroché aux murs et disposé sur la table de chevet quelques photos. L'une d'elles attirait particulièrement l'attention. C'est lui qui avait dû la prendre. Au milieu d'un groupe d'amis sa femme figurait au premier plan. Elle était alors éclatante de santé, apparemment très sportive. Elle et lui avaient dû former un très beau couple. Il semblait avoir eu du chagrin de sa mort. Pourtant, des amis proches en doutaient. On assurait que l'un et l'autre prenaient des libertés. Il finit de déballer une caisse qui traînait là depuis son arrivée. Il y avait à l'intérieur quelques livres, des vêtements d'été, des bibelots.

Le téléphone sonna. Il décrocha. Une voix jeune retentit à l'autre bout du fil, une voix de femme.

— Vendredi ? Oui, dit-il d'un ton enjoué. Je suis libre ce week-end.

Les jours suivants, Philippe fut si chargé de travail qu'il rentra de l'usine épuisé de fatigue, au point d'en oublier la petite maison au milieu du bosquet. Mais le vendredi soir, tandis qu'il rangeait dans la cuisine les provisions achetées pour le week-end, il jeta un regard par la lucarne placée au-dessus de l'évier et observa que les volets de la grande fenêtre, cette fois, étaient fermés. Ceux de la petite, en revanche, étaient ouverts. En se déplaçant vers la gauche, il vit qu'il y avait bien là-bas une porte. Elle était fermée, elle aussi, et peinte en bleu, comme les volets. Sans qu'il s'en exagérât l'importance, cette découverte lui fut agréable. Il y vit comme un présage heureux. Sa mère, dans son enfance, lui avait fait préférer le bleu à toute autre couleur. C'est la couleur de tes yeux, lui disait-elle. C'était aussi la couleur des siens. Elle se gardait de l'ajouter, mais il avait rapidement compris la raison de son choix.

Son amie arriva au volant de sa voiture, une petite Golf. Elle se prénommaît Élodie, prénom qu'il jugeait ridicule, mais il avait fini par s'y habituer et, après tout, cela n'avait guère d'importance. Elle dit ne pas avoir eu trop de mal à quitter Paris, malgré les encombrements, ni à trouver le hameau. Elle s'était munie d'une bonne carte. Tout de suite, elle voulut faire le tour de la maison, jeter un coup d'œil dans le jardin mal entretenu :

— Tu te plais vraiment ici, dans ce pays ? Dans ce trou ? demanda-t-elle, d'un ton ironique. On dirait que tu es venu t'y cacher, non ?

— Ah ! répondit-il d'humeur joyeuse, tu dois lire trop de romans, et des mauvais !

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui, voulut l'embrasser. Elle s'en défendit un instant, habitée encore par un doute, puis finit par céder. Ils eurent un long baiser :

— Tu embrasses toujours si bien ! fit-elle avec émotion. J’avais hâte de te revoir ! Tu ne m’as donc pas oubliée ?

Il sourit, amusé :

— Viens, fit-il, tu ne connais pas encore l’intérieur, et puis nous allons dîner, tu dois avoir faim ?

— Faim de toi ! dit-elle dans un murmure, en se pressant contre lui.

Il éclata de rire.

Philippe avait rencontré Élodie quelques années plus tôt à Paris, où il était venu pour un congrès professionnel. Elle était divorcée et disposait de ses soirées. Il l’invita à dîner. Ils firent une promenade sur la Seine en bateau-mouche. Il commanda du champagne. Par chance, la table la plus proche était inoccupée. Ils purent parler librement. Le groupe de Japonais qui occupait les tables voisines était très discret. Elle lui proposa de venir prendre un verre chez elle. Il préféra son hôtel.

Il la revit deux ou trois fois par la suite, à l’occasion de nouveaux déplacements dans la capitale. Il la prévenait à chaque fois de sa venue. Était-elle toujours libre, ou se libérait-elle pour lui ? Il ne lui posait pas de questions, soucieux de sa propre liberté. Le souci de son indépendance l’emportait toujours chez lui. Elle était assez habile pour ne pas le brusquer, mais il était évident que le moment viendrait où elle lui demanderait de s’engager et lui mettrait le marché en mains. Elle l’aimait, le désirait, la nuit surtout, où elle restait longtemps éveillée. Son meilleur atout, pensait-elle, était de s’abandonner au plaisir avec lui, de lui en donner, de jouer sur ses sens. Elle ne l’avait pas revu depuis son retour en France, mais quand il l’avait relancée l’autre jour, en lui laissant un message, lui disant que son épouse était morte et qu’il venait de s’installer en Normandie, elle n’avait pas hésité à le rejoindre.

Philippe n’avait pas un type de femme. D’ailleurs, il n’aimait pas cette expression. Certes, il était sensible au physique, mais ce qui comptait pour lui c’était d’abord le sourire, le regard, bref, cette attirance mutuelle qui se situe au-delà de la raison. Élodie était ce qu’il est convenu d’appeler une jolie femme. Elle avait un regard décidé, des cheveux noirs qu’elle laissait flotter sur ses épaules, une démarche souple. Pourtant il y avait parfois en elle comme une hésitation, un doute. Elle avait maintenant plus de trente ans, âge crucial pour une femme, et son avenir la préoccupait. Son mariage avait été un échec. Sans qu’elle veuille se poser trop de questions, la perspective d’une vie solitaire où des liaisons plus ou moins longues, plus ou moins heureuses, se succéderaient la

laissait insatisfaite. Elle cherchait une rencontre sérieuse. Comme beaucoup de femmes de cet âge, le souci de la maternité commençait à la tarauder. Son mari avait pris soin de ne pas la rendre mère. Elle ne voulait pas attendre d'avoir quarante ans, comme beaucoup de femmes, pour avoir un enfant, qu'elles désiraient soudain par une sorte de caprice. Discrètement, elle avait sondé Philippe, lui avait demandé pourquoi il n'avait pas eu d'enfant. Il en avait ri :

— C'est vrai, nous n'avons pas eu d'enfant, ma femme et moi. Au fond, je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce qu'elle ne pouvait pas en avoir. Nous n'en avons jamais parlé, et le temps a passé.

— Mais tu n'en as pas souffert ? Toi-même...

— Grâce à Dieu, je peux avoir des enfants. Il y a quelques années, j'ai eu une aventure avec une femme. Elle a dû se faire avorter...

— Elle ne voulait pas garder l'enfant ? L'enfant qui venait de toi ?

— Non, je l'avais prévenu que je ne voulais pas me marier, que je ne l'épouserai pas. Elle n'a pas insisté. La chose s'est faite tout simplement, selon les règles, et on n'en a plus reparlé.

Élodie parut rêveuse.

— Ce te semblera curieux, je suis plutôt désireux, impatient, même, d'avoir des petits-enfants ! reprit-il soudain.

— Mais il faut commencer par avoir des enfants ! s'esclaffa la jeune femme, avec un brin d'espoir. Alors, ne tarde pas !

— Oui, je sais bien, c'est la loi de la nature ! confessa-t-il en s'esclaffant à son tour. Tu vois, j'aime bien les enfants... mais j'aimerais plutôt être grand-père. Un grand-père profite des enfants sans en avoir les contraintes quotidiennes. Je crois que mon sentiment tient à ce que j'avais un grand-père que j'adorais, mon grand-père maternel. C'était un homme très bon, il m'aimait beaucoup, et il me racontait des histoires, des histoires... Il avait beaucoup vécu en Afrique noire, où il faisait je ne sais trop quoi, parlait de la savane, de lions. Puis il était passé au Maroc, avait habité à Meknès, plus tard à Ouarzazate, au sud de Marrakech. Ce qu'il me racontait sur le Maroc, sur les paysages, l'Atlas, Marrakech, la Koutoubia, les diffas me passionnait. Si j'ai été un jour tenté d'aller au Maroc, c'est à cause de lui.

Pour le dîner, ce premier soir, Philippe avait prévu des choses simples, très bonnes. Il s'était fourni chez un traiteur de Nogent (dans la région, on dit simplement « Nogent », pour Nogent-le-Rotrou). Ils dînèrent dans la cuisine, où il avait disposé à l'avance un joli couvert. Il avait même mis des fleurs sur la

table, des roses du jardin. C'était l'été, on pouvait manger froid et la lumière épandue alentour sur les champs et les prés était douce et bienfaisante. Élodie ne touchait à rien, se laissait faire. Philippe ouvrit une bouteille de vin d'Anjou, un coteau du Layon à la fois léger et capiteux. Assis face à face, ils le burent à petites gorgées sans se quitter des yeux, se sachant de plus en plus emportés l'un et l'autre vers le plaisir qui les attendait. Philippe servit un gazpacho avec de petits croûtons, puis un poulet froid accompagné d'une ratatouille très parfumée. Il avait ouvert une seconde bouteille. Ils ne finirent pas le plat et délaissèrent le gâteau sorti sur la desserte, une tarte aux pommes de la région, avec de la crème. Ce serait pour après.

Le lit, dans la chambre aux volets mi-clos, qui laissaient filtrer la belle lumière des soirs d'été, était large et accueillant. En arrivant dans la maison, Philippe avait fait mettre un matelas confortable. Il tira les rideaux, ôta la cretonne en un tournemain, écourta les préliminaires. Le coteau du Layon avait avivé leurs désirs. Ils furent l'un à l'autre, puis reposèrent un long moment. La tarte aux pommes se mariait très bien avec le vin d'Anjou. Ils y goûtèrent dans la même assiette, redressés à demi sur le lit, un coude replié, se donnant des baisers entre deux bouchées, et finirent la seconde bouteille. Alors, Philippe coula un long regard vers la jeune femme. Elle comprit, se blottit davantage contre lui. Il lui caressa la poitrine, porta à sa bouche la pointe de ses seins, lui prodigua des caresses. Elle s'abandonna à nouveau. Un moment, Philippe se leva pour vérifier que la porte d'entrée était fermée. Il alluma une veilleuse, vint se recoucher. Ils bavardèrent à mi-mot dans une sorte d'incohérence lascive et s'endormirent pour de bon. Le jour était levé depuis longtemps lorsqu'ils se réveillèrent. Le temps était superbe. La veille, Philippe avait acheté des croissants. Il alla préparer le petit-déjeuner, qu'ils prirent au lit. Ils y paressèrent une partie de la matinée. Puis ils firent un tour dans le jardin, pour finir de se réveiller, dit-il. Ils avaient pour déjeuner les restes de la veille. Philippe avait réservé une table pour le dîner, dans un restaurant des environs.

Après le repas, sans plus attendre, Philippe entreprit de mettre de l'ordre dans la cuisine, de ranger la vaisselle propre, de mettre l'autre à la machine. Élodie l'aida, balaya un peu. Comme il finissait de laver les verres dans l'évier, devant la lucarne, son regard s'attarda sur l'horizon, vers la droite. Seuls les volets de la grande fenêtre étaient ouverts.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, intriguée. Tu as l'air curieux.

— Ce n'est rien, dit-il. Je suis là depuis peu et je ne me lasse pas du paysage.